N°64
OCT. 2018
GRATUIT

tranzistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER

SAISONS CULTURELLES, REGARD EN COULISSES

Édito

Le débat est éternel : lorsqu'on assure la programmation d'un théâtre ou d'un festival, doit-on répondre à la demande du public ou bien proposer une offre à laquelle il s'agira de faire adhérer les spectateurs ? La réponse, bien souvent, oscille entre ces deux pôles, selon les objectifs de rentabilité et/ou de politique publique auxquels on est tenu. Il suffit de sortir de la sphère culturo-culturelle pour entendre cette question récurrente : « pourquoi le théâtre ou la saison culturelle de ma ville ne programme pas des artistes connus ? » Interrogation à laquelle presque toutes les structures subventionnées répondent qu'elles n'en ont pas toujours les moyens matériels, que l'argent public a plutôt vocation à financer ce qui n'est pas rentable, et que leur mission les conduit d'abord à préférer aux têtes d'affiches et artistes mainstream la découverte d'univers moins attendus et l'exigence d'une certaine qualité artistique.

Au-delà de l'opposition manichéenne « tête d'affiche contre découverte », « commercial versus qualité », sans tomber dans un relativisme en mode « tout se vaut », il peut être utile de souligner, comme l'exprime la notion de droits culturels, « *l'égale dignité des cultures de toutes origines géographiques et tous types sociologiques d'expression, qu'elles soient savante ou populaire, professionnelle ou en amateur* ». Et de citer la Déclaration de Mexico (1982) rappelant que « *la démocratie culturelle repose sur la participation la plus large de l'individu et de la société aux décisions qui concernent la vie culturelle, de même qu'à la diffusion et à la jouissance de la culture* ». Aux côtés des collectivités et institutions, de nombreuses initiatives associatives ou privées, de taille modeste ou d'envergure, voient participer directement à la dynamique culturelle de leur territoire ceux qui y vivent. Et contribuer ainsi à sa richesse et à sa diversité. La culture est, et doit rester, l'affaire de tous.

Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR

ANNE-LISE BOUTIN

Illustratrice née à Laval en 1977, Anne-Lise Boutin vit à Paris et travaille pour l'édition jeunesse (une quinzaine de livres parus chez Actes Sud Junior, Sarbacane, Le Rouergue…), la publicité ou la presse (*Libération*, *Le Monde*, *New-York Times*…). Feutre, encre, pastel, papier découpé ou collage numérique… Son monde n'aime pas les angles droits, univers féminin, foisonnant et épuré, doux et vif à la fois. Très graphiques, les compositions de cette coloriste hors pair flirtent souvent avec le merveilleux, l'onirique ou le domaine de l'enfance.

Anne-Lise Boutin a réalisé la couverture et les illustrations de ce numéro.

TRANZISTOR N°64
Tranzistor est une publication de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 - 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication : Baptiste Clément
Directeur de rédaction : Nicolas Moreau
Rédaction : Yahia Belaskri, Erwan Dagan, Adrien Fournier, Rémi Hagel, Brice Henry, Romain Lepage, Armelle Pain, Maël Rannou, Arnaud Roiné, Sylvain Rossignol, Christelle Trinh
Maquette : Élise Moret
Mise en page : Antoine Gautreau
Impression : Imprimerie Faguier
Tirage : 4 000 ex.
La citation du numéro :
« Ce qui n'est pas déchirant est superflu, en musique tout au moins »
Emil Cioran

Contact
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Jérémie Hirigoyen

Des USA au Japon, de Berlin à Budapest, son trio Birds in row et ses talents de tatoueur l'emmènent dans le monde entier. Alors que paraît le second album de son groupe, entrevue avec un révolté pragmatique, pour qui la vie est politique. Par Nicolas Moreau

© Florian Renault

Envoyez valser vos préjugés et les étiquettes musicales. Et écoutez cette voix, écorchée, hyper sensible, connectée comme rarement à la violence du monde, pour charrier un torrent d'émotions, de colère, de rage mais aussi de lumière, de générosité et de beauté qui « met les poils ». Depuis qu'il a attrapé une guitare, à 10 ans, pour ne jamais plus la lâcher, celui que toute la planète (sauf sa maman) appelle Bart étonne ceux qu'il croise par sa lucidité, sa détermination sans faille, sa radicalité sans concession. Rencontre, en plein préparatifs de la 4e tournée américaine de Birds in row.

— Tu vis à Laval depuis près de 20 ans, mais tu es né à Bayonne…

Je suis resté très lié à ma famille au pays basque. L'identité basque, c'est quelque chose. On m'a toujours dit que je n'étais pas français. Je ne cautionne en rien le nationalisme, mais lorsqu'on étudie l'histoire de cette région, qui a longtemps été autonome, on comprend que c'est un pays à part, avec une culture, une langue propres… J'ai été élevé dans cette identité, et cela m'a réellement structuré. L'ego, la fierté, l'esprit d'indépendance, l'obstination qu'on me renvoie parfois, et ce sentiment d'être différent, que j'ai toujours ressenti, viennent sans doute de cet enracinement.

— La musique est venue tôt. Par la famille ?

Mes parents écoutaient beaucoup de musique, rock, reggae, classique… Plusieurs de mes oncles étaient musiciens, luthier… J'ai toujours baigné dans cet univers. À 6 ans, j'ai fait mes premiers solos d'air guitar sur *Nevermind* de Nirvana. Très vite, j'ai

su que c'était ça que je voulais faire : enregistrer des disques, partir en tournée… J'ai été happé par cette passion, complètement monomaniaque : je dévorais les magazines musicaux, la collection de CDs de mon frère… La musique est vite devenue essentielle à mon équilibre. C'est un exutoire énorme, vital. Quand on est un peu introverti comme je peux l'être parfois, l'art permet d'extérioriser, de sortir de soi tout ce qu'on garde à l'intérieur. J'ai appris la guitare en décortiquant la discographie de Blink182, un groupe de punk-rock californien qui cartonnait à l'époque. Avec des potes de lycée qui écoutaient le même genre de musique, nous avons créé notre premier groupe, Sling69, en 2001.

— Vous aviez 15 ans…

Et aucune expérience musicale. Dès notre première répétition, nous avons travaillé avec David Tessier, à Créazic (*devenu aujourd'hui département musiques actuelles du conservatoire de Laval Agglo*, N.D.L.R.). Tess a été un père pour nous, bien plus qu'un prof : il faisait partie du groupe. Il a joué un rôle déterminant dans nos vies de musiciens, en nous inculquant des valeurs qui nous guident toujours aujourd'hui : être soudés, mettre son ego dans sa poche et plutôt l'investir dans le collectif. Très vite, nous avons pu faire des concerts, nous intégrer à la scène locale… Il y avait alors à Laval une dynamique, qui est bien retombée depuis, avec des assos qui organisaient des concerts, un lieu central, le Bar des artistes, où tout le monde se croisait…
Parce qu'on avait envie de rendre la pareille aux organisateurs bénévoles, souvent musiciens, qui nous accueillaient un peu partout, nous avons programmé, ces dix dernières années, un paquet de concerts dans les bars de Laval. Mais c'est très compliqué. Il n'y a pas ici de lieu et de soutien réel pour les cultures alternatives. Nous avons créé une asso, La transmission, pour y contribuer. On aimerait pouvoir faire profiter notre ville des nombreuses expériences (clubs, squats autogérés, etc.) que nous avons découverts sur la route, dans le milieu punk do it yourself (DIY).

— Ce réseau DIY, c'est avec Sling69 que vous avez mis le pied dedans ?

Du punk-rock mélodique, on a glissé vers le hardcore, en découvrant des groupes comme Comeback Kid… Il y avait une autre énergie. Ça n'était plus « on chante au sujet du soleil, du skate, etc. ». Le propos était vraiment plus violent, incisif. Tu sentais qu'il y avait un message derrière, un regard critique sur la société, dans lequel on se reconnaissait. En tournant, on a rencontré des groupes qui jouaient cette musique-là, ainsi que des labels DIY, comme Guerilla asso ou Free edge conspiracy, avec qui on a compris que l'indépendance et l'autoproduction pouvaient être un choix assumé et non subi. Leur soutien – Guerilla a sorti le premier album de Sling – nous a ouvert énormément de portes. On découvrait avec eux tout un pan de la culture qui était caché, qui apparaissait rarement dans les magazines, un réseau de lieux undergrounds qui, dans le monde entier, permettait à des groupes de jouer, voyager… On a beaucoup appris à cette période-là, on a compris qu'on était un « groupe politique » à partir du moment où on émettait une critique sociale, où l'on disait : « je ne veux pas vivre la vie de telle façon, mais comme moi je l'entends ».

— Musique et politique, les liaisons sont parfois dangereuses. Qu'est-ce qui t'a porté vers ce terrain-là ?

Ma mère a toujours été investie dans le social, dans des associations… Mon grand-père était syndicaliste… Je ne pense pas qu'il faille dire aux gens quoi penser, livrer des opinions clés en main. Mais on peut faire résonner des choses chez eux. Planter une graine. Exprimer des opinions, des ressentis, plus ou moins métaphoriquement, et laisser les gens les interpréter. Le message prépondérant de la culture punk DIY, c'est : « vous voulez que les choses changent, prenez-vous en main ! Personne ne le fera à notre place, arrêtons d'attendre quoi que ce soit des autres, des politiques… » C'est le gros problème de la démocratie participative : déléguer son pouvoir à des élus, se décharger de ses responsabilités, puis ensuite se plaindre parce que rien ne bouge. Ce sont ces idées qu'on a envie de partager, à notre modeste échelle, hors du réseau punk, parfois trop cloisonné. Il ne s'agit pas de culpabiliser les gens, mais de rappeler que la politique, c'est tous les jours, dans tes choix de consommation, dans ton rapport aux autres… D'une certaine façon, Birds in row est la preuve que l'on peut par soi-même, sans tourneur, ni manageur, en dehors des circuits institutionnels et de l'industrie musicale, développer un projet, monter des tournées qui t'emmènent au Japon, aux USA, en Europe de l'Est…

— Vous avez joué votre 600e concert cet été…

En 2009, lorsque nous avons fondé Birds in row – une semaine après l'arrêt de Sling69 –, l'objectif principal était de partir sur les routes. Faire uniquement de la musique, jouer un maximum et rencontrer le maximum de gens. Nous avions tous les trois le privilège de vivre chez nos parents, on pouvait se le permettre… Les gens ne savaient pas comment classer notre musique, parce qu'on brouillait les codes traditionnels du hardcore. On écoute tellement de choses différentes, du classique au grindcore, des choses mainstream comme des artistes plus confidentiels, electro, contemporains…

— Votre dernier album flirte parfois avec des ambiances plus pop ou atmosphériques…

Je viens de là, du punk-rock. J'ai aussi écouté beaucoup de folk, de blues, des musiques très simples, mais qui disent beaucoup. Pas besoin d'être un virtuose pour raconter des choses qui touchent. J'aime aussi l'idée de pouvoir évoluer, ne pas rester figé dans une identité musicale… Les premières réactions, à propos de cette évolution, ont été très positives : « c'est très différent de ce que vous faites d'habitude, mais ça reste du Birds in row ». Exactement comme un tatoueur qui peut traiter n'importe quel sujet, mais dont on reconnaît toujours la patte.

— Tu exerces l'activité de tatoueur depuis une dizaine d'années. Comment y es-tu venu ?

Je dessine énormément, depuis toujours. J'avais des compétences en graphisme de par mes études. Logiquement, je me suis occupé des visuels de nos albums, affiches, tee-shirts… Tout le monde est tatoué dans la scène punk. En découvrant le milieu du tattoo, j'ai compris qu'on pouvait voyager grâce à ce métier… J'ai suivi un apprentissage pendant deux ans. Il y a dans cette activité une dimension artistique, mais aussi un aspect artisanal qu'il faut maîtriser : gérer une clientèle, savoir répondre à une demande qui ne te plaît pas… Certains se font tatouer comme ils achèteraient des chaussures, ils ne se rendent pas compte de la portée du geste. Je passe beaucoup de temps à conseiller les gens, pour les amener à faire quelque chose d'intelligent, qui soit différent, personnel… Aujourd'hui, je travaille deux semaines par mois à Laval, une semaine à Paris, régulièrement à Londres, Berlin… en tâchant de trouver un équilibre avec l'activité du groupe, qui reste prioritaire.

— Alors que vous avez toujours prôné l'autoproduction et le bénévolat, Birds in row aujourd'hui se professionnalise, s'entoure d'un tourneur, s'oriente vers l'intermittence… Pourquoi ce virage ?

Jusqu'à maintenant, nous contrôlions l'organisation de nos tournées et presque tous les aspects de la vie du groupe. Mais c'est très fatigant et chronophage, surtout à notre niveau actuel. Si tu veux faire évoluer ton projet, ne pas stagner, il n'y a pas vraiment d'autre solution que de s'entourer. Et puis, quand on part trois semaines en tournée, c'est trois semaines où on ne travaille pas, alors qu'on a des loyers, des factures à payer. Après neuf ans, à un moment, tu es bien obligé d'évoluer, si tu as envie de continuer : un tel investissement ne peut pas être bénévole durablement, en tout cas pas dans notre situation. Nous avons accès à des lieux de concerts qui peuvent nous rémunérer, le soutien du plus important label au monde dans notre registre musical, Deathwish records… J'y vois une reconnaissance : la possibilité de faire de ma passion mon métier, sans concession artistique. Pourquoi ne pas tenter cette nouvelle aventure ? ◆

© Jérémie Hirigoyen

© Sylvain Malmouche

NOUVEAU LIEU

PÔLE POSITION

Quatrième ville du département, avec ses 7 500 habitants, Saint-Berthevin vient de se doter d'un pôle culturel à la hauteur de ses ambitions. Élu adjoint à la culture depuis 2003 et cheville ouvrière de ce projet, le Berthevinois Loïc Lucas est un « *passionné* », comédien et musicien amateur, animé par le désir de partager son goût pour la chose artistique. Sous son impulsion, la municipalité met sur pied en 2004 une saison de spectacles, lance un festival destiné aux 0-6 ans, se dote d'un atelier d'artistes accueillant deux plasticiens en résidence pendant deux ans… L'année passée, la ville s'est associée pour trois ans avec la compagnie T'Atrium : en échange de la mise à disposition d'un bureau, d'espaces de répétition et de création, les comédiens assurent de nombreuses interventions auprès des habitants, écoles… « *Je suis un impatient* » sourit sous cape l'adjoint, « *bien qu'au départ nous ne disposions pas d'une salle de spectacle adaptée, j'ai dit :* "on démarre ! Le lieu viendra après…" ». Fin septembre, soit 15 ans plus tard, Saint-Berth inaugure donc **Le Reflet**, un nouvel espace culturel, niché en plein cœur de la ville. « *Ce doit être un lieu de vie, de passage…* », avance Loïc Lucas qui confie être allé à la rencontre de tous les élus du conseil municipal pour les convaincre du bien-fondé du projet, dont le budget avoisine les 4,3 millions d'euros. Réussite architecturale, le bâtiment, dont l'enveloppe de verre et de métal reflète harmonieusement l'église voisine, séduit par ses volumes et sa luminosité. Favorisant les synergies entre les différentes disciplines et équipes qui s'y côtoient, l'équipement allie un lieu d'enseignement artistique (disposant d'un studio de répétition musiques actuelles en libre accès), une médiathèque de 500 m² (dont l'équipe vient d'être renforcée) et un auditorium de 300 places, une jauge complémentaire de celles des autres lieux de spectacle présents dans l'agglo lavalloise. Avec sa scène de plain-pied de 170 m², sa belle acoustique et son rapport scène/salle très intimiste, il constitue un écrin idéal pour une saison étoffée : 17 spectacles cette année, dont Loïc Lucas revendique l'éclectisme. Avec comme obsession pour cet inlassable « *VRP de la culture* » : « *toucher ceux qui ne vont jamais au spectacle et leur rappeler que ce lieu s'adresse à tous sans exception. Il suffit d'oser pousser la porte ! Aller au spectacle, c'est aller vers les autres, aimer les gens, ne pas rester dans le confort de ceux qui pensent comme vous.* »

EXPO

ALLIAGE PRÉCIEUX

Et si vous alliez faire *bronzette* à Jublains ? Après deux flirts concluants, le musée archéologique y réédite son invite au centre d'art contemporain Le Kiosque à Mayenne : en écho à l'exposition temporaire **Bronzorama**, qui présente jusqu'au 22 avril 2019 une centaine d'objets illustrant le mode de vie des habitants du grand Ouest il y a 4 000 à 3 000 ans, le centre d'art installe une sélection d'œuvres au sein même de la collection du musée. Baptisée **Bronz'age**, cette expo confronte ainsi « *la haute technicité des savoir-faire anciens et celle du design contemporain* ». À l'affiche, une demi-douzaine d'artistes et designers triés sur le volet, dont John Cornu, Rémi Duprat, Vincent Mauger, Barry Flanagan, l'agence Bold design… À ne pas manquer non plus : l'exposition du Strasbourgeois **Xavier Noël**, qui orne à la feuille d'or d'intrigants masques mêlant gris-gris vaudous et couleurs pop. Du 10 novembre au 9 décembre au centre d'art de Mayenne.

Tuiles par Bold design

Détonants voyageurs Attention choix cornélien : si, entre le blues aux parfums méditerranéens et africains du toujours excellent **Piers Faccini**, et le blues créole, où souffle parfois un vent venu de la Nouvelle-Orléans, du trio **Delgrés**, votre cœur balance, il faudra trancher ! Tous les deux se produiront le 9 novembre, respectivement à Craon et Loiron-Ruillé.

Doc en stock *Les Suppliantes*, bouleversante aventure théâtrale initiée par le Théâtre du Tiroir et mettant en scène des réfugiés et demandeurs d'asile, méritait bien un film. Tourné par Pierre Guicheney et Malika Lasfar, le documentaire de 52 minutes ***Hospitalières et Suppliantes*** sera présenté en avant-première les 25 octobre et 9 novembre au Vox à Mayenne, le 12 novembre au Cinéville à Laval, et diffusé à cette même date sur France 3 Pays de la Loire (à 23 h 45).

Tour de piste Parents pauvres des programmations, les arts du cirque seront bien représentés cet automne dans le 5.3 avec ***La Vrille du chat***. Un spectacle de Back pocket, l'une des compagnies de nouveau cirque les plus en vue du moment, composée de sept acrobates bruxellois ayant roulé leur bosse chez Decouflé ou au Cirque du Soleil. Ils s'offrent dans nos vertes contrées une petite tournée qui passera par Évron (22 novembre), Château-Gontier (27 novembre) et Ernée (29 novembre).

BIRTHDAY PARTY

BANDE À PART

Dix ans ! « *En 2008, peu auraient parié sur une telle pérennité du projet* », se souvient Christophe Feuillet, président et co-fondateur de **L'autre radio**, qui fêtera son anniversaire les 7 et 8 décembre à la Scomam à Laval. Émettant à ses débuts uniquement sur Château-Gontier et le sud-Mayenne, la station passe un cap lorsqu'en 2016 elle étend sa fréquence à l'agglomération lavalloise et ses près de 100 000 habitants. Ce qui lui permet aujourd'hui de figurer dans les mesures de Médiamétrie au coude-à-coude avec France Culture et TSF jazz, avec près de 200 000 auditeurs mensuels et 0,2 % de part d'audience. Au-delà des ondes, L'autre radio rayonne aussi par sa forte présence sur le terrain, multipliant les partenariats, les directs sur les festivals et autres événements culturels. Au fil des années, le média a affirmé son identité de « *radio de proximité, citoyenne et alternative* », constate avec satisfaction Christophe Feuillet. « *Notre programmation musicale est encensée pour sa qualité et son originalité. Et nous tâchons de donner la parole à tous ceux qui souhaitent la prendre.* »

Dans un objectif d'éducation aux médias, la radio anime aussi un volume important d'ateliers en milieu scolaire. Une activité qui contribue à alimenter ses ressources, amputées sévèrement par la récente réduction du financement des emplois aidés. Aujourd'hui, l'association s'appuie sur une équipe de deux salariés (contre quatre en 2016), deux services civiques et plus de 70 bénévoles, pour une petite vingtaine d'émissions. Le rendez-vous des 7 et 8 décembre fournit pour son président « *un excellent prétexte pour faire la fête* », réunir les bénévoles et partenaires de la radio, « *qui ont peu l'occasion de se croiser* », et leur donner la parole pour un direct de 48 heures non-stop, avec émissions spéciales, concerts, spectacles, blind test, battle DJ…

En voiture Simone ! Autour de la pièce *C'est un peu compliqué d'être à l'origine du monde*, traitant de la maternité, la saison culturelle du Pays de Loiron, avec la complicité d'une flopée de partenaires, organise **Femmes !**, une série de rendez-vous consacrés à la féminité et la condition des femmes aujourd'hui : soirée-débat sur le féminisme, rencontre sur les liens entre femmes et bande-dessinée, projection du film *Ouaga girls*…

THÉÂTRE

SUPER DIDIER

Qui connaît Didier Lastère – et le personnage est connu comme le loup blanc en Mayenne, territoire qu'il arpente depuis plus de 20 ans en tant que comédien, metteur en scène et inlassable passeur –, sera intrigué, pour ne pas dire amusé, de voir se déguiser en super héros « *cet homme, pas très grand, pas très svelte, pas très jeune* », pour reprendre les mots de Côme de Bellescize… Metteur en scène et auteur, ce dernier signe la nouvelle pièce jouée par Didier Lastère pour le **Théâtre de l'Éphémère**, compagnie mancelle dont il est le co-directeur.

À l'origine de ce « seul en scène », l'envie du comédien d'évoquer l'adolescence, un « *sujet qui le traverse* », sans doute parce qu'il conserve de sa propre adolescence « *quelque chose qu'il n'a jamais oublié* ». « *Ado*, confesse sans fausse pudeur Didier Lastère, *j'étais un gros, le mauvais en sport, que ses 100 kilos exposaient aux moqueries des autres.* » Le futur comédien se réfugie alors dans la lecture de comics américains dont les supers héros, et leur capacité à se transformer physiquement, le font rêver. C'est dans cette matière autobiographique qu'a puisé Côme de Bellescize pour écrire ***Fat***. Le pitch ? Un adolescent en surpoids devient un super héros bodybuildé à la suite d'un traitement hormonal mal dosé. Si le thème est sérieux – parler de la différence et de sa difficile acceptation –, le ton est joyeux, gentiment délirant. Écrite comme un conte tragi-comique, la pièce met en scène treize personnages, féminins comme masculins. Un défi et un « *terrain de jeu considérable* » pour leur unique interprète, qui présentera *Fat* le 4 décembre à Évron, le 7 décembre à Craon, les 8 et 9 janvier 2019 à Château-Gontier et le 4 avril à Ernée. Entre décembre et mai, il met aussi en scène une création qui tournera dans six collèges du département, un texte donnant la parole à des… collégiens. L'adolescence, toujours.

Suivez le guide Nouvelle édition papier pour le ***Guide des musiques actuelles en Mayenne***, hors-série de Tranzistor. 44 pages de conseils, fiches pratiques et une centaine de contacts pour s'orienter lorsqu'on est musicien en Mayenne : studios de répétition et d'enregistrement, formations, cours, dispositifs d'accompagnement, etc. Téléchargeable gratuitement sur tranzistor.org

Inscriptions ouvertes Apprendre à écrire des textes à chanter, développer la recherche de mécénat pour financer son asso, s'initier au chant saturé… Le programme des formations proposées par Mayenne Culture en 2018-2019 est disponible ! À noter aussi deux aventures artistiques ouvertes à tous : un chœur éphémère pour chanter les Passions de Bach avec l'Ensemble instrumental de la Mayenne, et une création collective orchestrée par les danseurs de la compagnie Pernette.

Boîtes de jazz Une drôle d'expo, baptisée **Jazzbox**, met le jazz en boîte, du 26 octobre au 21 décembre au Théâtre de Laval. Huit maquettes, dans lesquelles on s'immerge, casque sur la tête, pour se faire conter une histoire mettant en scène un artiste ou un lieu mythique de cette musique née à l'aube du 20e siècle. Une naissance retracée par l'expo **Europe 1918**, qui revient sur les pas de James Reese Europe, soldat et musicien afro-américain avec lequel le jazz a débarqué en France en 1918. Du 6 novembre au 1er décembre au Grand Nord à Mayenne.

Trompette divine Adepte de la trompette à quart de ton, à l'instar d'Ibrahim Maalouf, la Londonienne **Yazz Ahmed** dépoussière les codes du jazz. Cette étoile montante du jazz européen y injecte une bonne dose de saveurs orientales, des vapeurs psychédéliques et autres effets électroniques pour inventer une musique bien d'aujourd'hui. À savourer le 22 novembre à Ernée.

© Florian Renault

LUTHIER

CIGAR HERO

L'histoire commence quand Vincent Iacob décide d'arrêter la cigarette, et de s'offrir, en guise de consolation, un petit cigare de temps à autre. En faisant des recherches sur Internet, il tombe par hasard sur une vidéo d'un musicien jouant d'une cigar box, une drôle de guitare fabriquée à partir d'une boîte à cigares. « *J'ai tout de suite été fasciné par cet instrument* », raconte le Changéen. Outre son allure inédite, le cigar box séduit par son identité sonore singulière, un son très authentique, qui ramène aux racines du blues et du rock. Sans aucune notion de lutherie, à l'aide de quelques tutos, ce musicien autodidacte se lance dans la fabrication de sa première guitar box. Il en a conçu aujourd'hui une douzaine, toutes uniques et siglées du nom de sa marque, **MayCBG**. Tout sauf des gadgets, ces vrais instruments étonnent par leurs qualités musicales et leurs esthétiques ultra-soignées. Pas question cependant d'en faire un business, le luthier amateur veut d'abord partager sa passion avec ceux qui, comme lui, sont tombés sous le charme de ce petit instrument très attachant.

CINÉMA

DES GENS QUI SÈMENT

Comédien, metteur en scène, Loïc Méjean n'a jamais oublié d'où il venait. Issu d'un milieu familial très modeste, l'Angevin ne peut se résoudre à voir « *la société se couper d'une partie de sa population. Comment ignorer que des milliers de personnes sont en grandes difficultés ?* ». Depuis 1987, il crée des spectacles au sein des milieux les plus défavorisés (jeunes délinquants, toxicomanes, handicapés…), convaincu que chacun a le droit d'accéder aux pratiques artistiques et que celles-ci peuvent avoir un impact décisif chez les personnes en situation de disqualification sociale. En 2011, les Ateliers d'échange du Pays de Craon le contactent pour mener un travail de sensibilisation au théâtre. Appartenant au réseau des dix espaces de découvertes et d'initiatives (EDI) que compte le département, cette structure lutte contre le délitement du lien social. À l'issue de cette première aventure théâtrale, plusieurs participants évoquent leur envie de jouer devant une caméra. « *Et si on créait un festival de cinéma ?* », poursuit un autre. Une idée un peu folle que Loïc Méjean prend très au sérieux : « *pourquoi tout le monde n'aurait pas le droit à son quart d'heure de gloire ?* ». En 2014, la 1re édition du **Festival des 37** rassemble 1 200 spectateurs, autour de quatorze courts-métrages réalisés par des personnes en situation d'isolement social. « *Mais pas seulement*, précise Loïc, *l'objectif est aussi de créer de la mixité.* » Pour la 2e édition, qui se déroulera du 7 au 16 décembre, plus de 100 personnes ont participé à la réalisation de douze courts-métrages, public des ateliers d'échanges mais aussi scolaires et « *gens de tout bord* », accompagnés par une quinzaine de professionnels, réalisateurs, scénaristes, preneurs de son, monteurs… Ces films seront présentés lors de séances itinérantes dans six communes du Pays de Craon. Au programme aussi : ciné-concerts, ateliers de pratique, conférences…

Tournage dans le cadre de l'édition 2014 du Festival des 37.

Fidèle au poste Une heure chaque mois pour discuter à la cool avec un artiste, un programmateur, un bénévole… **Tranzistor l'émission** rempile pour une nouvelle saison sur les ondes de L'autre radio, chaque premier jeudi du mois à 21h. Et poursuit ses émissions live, chaque trimestre avec la complicité du 6par4. Prochain rendez-vous le 7 décembre à la Scomam à Laval, avec **Touttim** et **Fat Dead Shit**.

© Anne-Lise Boutin

Saisons culturelles, regard en coulisses

La Mayenne, désert culturel ? Il y a 25 ans, ce constat avait quelques fondements. Aujourd'hui, en matière de culture, le département dispose d'un service public fortement développé et structuré, cité régulièrement en exemple au niveau national. Une étude, menée en 2015 en Mayenne, témoigne d'« *un maillage culturel étonnamment complet* », s'appuyant fortement sur l'intercommunalité. En zone urbaine comme à la campagne, la quasi-totalité des communautés de communes disposent d'un réseau de bibliothèques, d'un établissement d'enseignement artistique et d'une saison culturelle proposant une programmation régulière de spectacles. Si l'on parle chiffres, cela donne : 13 saisons professionnelles, 3 lieux de spectacles labellisés par l'État, 500 représentations accueillant près de 110 000 spectateurs chaque année… Et la possibilité, où que vous habitiez, d'avoir accès à un spectacle à moins de 25 bornes de chez vous. Pas mal pour un département rural de 300 000 habitants !

Si nombre de territoires peuvent nous envier cette situation, et s'il faut saluer le volontarisme et le militantisme des élus, professionnels et bénévoles qui ont porté, parfois à bout de bras, ces projets, il convient aussi de replacer cet essor dans un contexte plus large. Celui d'un mouvement national, qui des années 80 à 2000, a vu les villes puis les campagnes, les communes puis les communautés de communes, s'équiper de théâtres, salles de concerts, centres culturels… dont le nombre n'a cessé d'augmenter au cours des dernières décennies. Initialement impulsées à l'échelle nationale, les politiques culturelles sont désormais fortement portées par les collectivités locales. Exemple parmi d'autres de ce développement sans précédent : selon le ministère de la Culture, au début des années 1990, 381 000 personnes exerçaient une profession culturelle. Vingt ans plus tard, elles étaient 573 000, soit 50 % de plus !

C'est de saison !

Rentrée culturelle, anniversaires multiples (10 ans de la saison de l'Ernée, du Théâtre de Laval et du 6par4…), il y avait de nombreuses raisons de se pencher, via ce dossier, sur les saisons culturelles en Mayenne. Pour dire la richesse de ce qui existe (et que beaucoup ne soupçonnent pas). Pour montrer aussi qu'une saison, ce n'est pas qu'une programmation de spectacles, mais également des liens qui se tissent avec de nombreux acteurs culturels, sociaux, économiques… Et qu'autour s'articulent des actions de médiation et d'éducation artistique, un fort soutien à la création artistique… Pour comprendre enfin la mécanique qui sous-tend une programmation : comment bâtit-on une saison pour qu'elle soit davantage qu'une simple juxtaposition de dates ? Bref, ce dossier tâche de rendre visible ce qui ne l'est pas depuis la salle de spectacles, et passe une tête dans les coulisses, pour aller à la rencontre de ceux qui, programmateurs, médiateurs, régisseurs ou administrateurs, s'ingénient à mettre le monde à nos portes. ◆

Hautes saisons

Forte professionnalisation, hausse des fréquentations, montée en puissance des moyens mais aussi fragilités budgétaires… Bref historique et vue panoramique du paysage, étonnamment dense, des saisons culturelles en Mayenne. Par Nicolas Moreau

Milieu des années 70. Le monde se remet du premier choc pétrolier, Giscard s'installe au pouvoir et les Sex Pistols se préparent à faire trembler l'Angleterre bien-pensante. Dans le quasi désert culturel que constitue alors le département, quelques moines défricheurs posent les fondations des premières saisons culturelles. Premières pierres d'un maillage qu'une étude, réalisée en 2015, considère comme presque achevé aujourd'hui.

À Mayenne, le Foyer culturel, devenu en 1980 l'office social et culturel, fait figure de pionnier. L'accueil de têtes d'affiches comme Barbara, Pierre Desproges, Bernard Lavilliers ou Raymond Devos fait connaître la sous-préfecture pour « *sa programmation chanson et humour de qualité… et plutôt de gauche aussi* », sourit Bruno Fléchard, programmateur du Kiosque, association aujourd'hui en charge de l'action culturelle à l'échelle de Mayenne Communauté.

Même topo à Château-Gontier, où un office social et culturel, né au mitan des 70's, mitonnait quelques années plus tard une programmation d'une quinzaine de spectacles. « *Un schéma classique, beaucoup de saisons ont démarré sous cette forme* » analyse Maurice Cosson, autre pionnier, qui, en 1991, devenait directeur du Carré. Fraîchement créée, l'association amplifie alors l'action de l'office. Reconnaissance de la qualité de sa programmation, la structure sera labellisée « scène nationale » par l'État en 2002.

Rural is not dead

Artisan de la première saison en milieu rural, initiée en 1996 sur le territoire du Haut-Maine-et-Pail, Daniel Carcel souligne le « *rôle décisif* » qu'a joué alors la politique culturelle départementale. Au début des années 1990, le Département affirme en effet son volontarisme en matière de culture, considérée comme « *un facteur essentiel de la vie locale et de l'épanouissement des personnes* ». Objectif plus large : lutter contre le déclin démographique qui menace les campagnes. Visionnaire, la collectivité départementale fait le pari de s'appuyer sur l'intercommunalité alors en plein développement. En matière de culture, encore davantage que pour le ramassage des ordures ménagères, l'union fait la force : si une commune rurale n'a pas la capacité de mener seule une politique culturelle, un rassemblement de communes peut s'en donner les moyens. Dans une logique de solidarité et d'équilibre territorial, le conseil général déploie une politique incitative s'appuyant sur des arguments de poids : aide financière à l'embauche d'un professionnel, participation au budget artistique, aide à l'investissement…

Des arguments qui font leur effet (levier) : le SVET des Coëvrons emboîte le pas du syndicat mixte du Haut-Maine-et-Pail. Puis naîtront en 1999 les saisons des communautés de communes du Pays de Loiron et du Bocage Mayennais. Suivies en 2008 et 2009 de celles des Pays de l'Ernée et de Craon.
L'agglo lavalloise sautera dans le train en marche : première saison des Ondines en 1991, des Angenoises en 97 et de Saint-Berthevin en 2004. Le Théâtre de Laval fête, lui, ses dix ans cette année, tout comme la salle de concert Le 6par4, seul lieu de diffusion dans le département à proposer une programmation non-pluridisciplinaire, dédiée aux musiques actuelles.

À l'origine de ces projets, souvent des élus militants qui, sur le terrain, ont su convaincre leurs pairs qu'une saison culturelle était un service public tout aussi indispensable qu'un hôpital, un collège ou un gymnase. Jusqu'aux années 2000, les budgets de saisons affichent globalement une progression importante. Depuis une petite dizaine d'années, austérité budgétaire et baisse conséquente des dotations de l'État obligent, certaines structures ont dû réduire la voilure : baisse du volume de spectacles programmés, réduction des actions de médiation ou des aides à la création.

L'enfer du décor

Récurrent, le syndrome de la coquille vide – « *je construis une salle de spectacle mais sans avoir de projet, d'équipe, de budget de fonctionnement…* » – a peu frappé la Mayenne. Ici, les collectivités ont eu l'intelligence de privilégier la définition d'un projet et le recrutement de professionnels pour le mettre en œuvre, plutôt que de faire joyeusement couler du béton.

Autre bon point : les collectivités ont recruté, pour piloter ces saisons, des « agents de développement culturel » ayant une vision territoriale et des compétences (coordination, travail en partenariat…) dépassant largement le cadre de la programmation de spectacles.

Rapidement, les équipes vont se développer. Le Carré passera par exemple de quatre salariés lors de sa création à douze aujourd'hui. Plus modestement, les saisons rurales s'étoffent également, s'adjoignant généralement les services d'un médiateur et d'un régisseur.

Malgré cela, comme le pointe l'étude de 2015 déjà citée, la faiblesse des moyens humains dont elles disposent les amène « *à supporter des charges de travail importantes et les oblige à une extrême polyvalence vécue comme particulièrement incommode* ». Chargée de développement culturel à la saison du Mont des Avaloirs, Clémence Haye en témoigne : « *Contrairement à l'image qui est souvent véhiculée, je ne fais pas qu'aller voir des spectacles, loin de là* ». En charge de la programmation, elle assure aussi la coordination avec le réseau lecture et l'établissement d'enseignements artistiques du territoire, le suivi des projets départementaux, le montage et le suivi du budget, le traitement administratif : contrats, factures, déclarations… Et, le jour des spectacles, Clémence et ses collègues sont sur le pont, souvent la veille, pour le montage du matériel (scène, gradin…), l'accueil des artistes et du public, la tenue de la billetterie… jusqu'au démontage et au balayage de la salle !

Saisons nomades

Mettre les bœufs (l'équipe et le projet) avant la charrue (la salle) a permis, lorsqu'il s'est agi de bâtir en dur, de bénéficier du recul nécessaire à la conception d'un équipement adapté. À ce titre, les théâtres des Ursulines à Château-Gontier et des 3 Chênes à Loiron-Ruillé, combinant lieux de spectacle et d'enseignement artistique, font figure d'exemples.

Les années 2000 ont vu ainsi fleurir plusieurs équipements culturels, souvent à vocations multiples, comme à Ernée (espace Clair de lune) ou Gorron (espace Colmont). Laval, en quelques années, s'est enrichi d'un théâtre, d'une salle de concert et de deux salles entièrement rénovées (L'Avant-scène et le Théâtre

Happy Manif par la compagnie David Rolland, accueillie en 2018 par La 3'E, saison culturelle de l'Ernée.

© Communauté de communes de l'Ernée

Jean Macé). Tandis que Changé s'est doté d'un deuxième lieu de spectacle (L'atelier des arts vivants) et que Saint-Berthevin inaugure cet automne un pôle culturel haut de gamme.

Ne pas disposer de son propre théâtre, Axel Mandagot, responsable de la saison de l'Ernée en connaît les contraintes : impossible d'associer sa saison à l'identité d'un lieu, ou d'accueillir le public dans un espace confortable et convivial où l'on vient aussi discuter, boire un verre… Et puis surtout, il y a les contraintes matérielles : à l'espace Clair de lune à Ernée, où Axel programme la moitié de ses spectacles – soit une dizaine par an –, il faut tout installer à chaque nouvelle date, « *du frigo dans les loges au gradin en passant par le son, les lumières…* ». Une nécessité énergivore et chronophage, encore plus aiguë quand il s'agit d'investir les salles polyvalentes, inadaptées à l'accueil de spectacles.

> « UNE DÉMARCHE INDISPENSABLE À L'ANCRAGE DE NOTRE ACTION SUR LE TERRITOIRE. »

Mais cette « *saison de territoire* », qui en deux grosses années visite les quinze communes de l'Ernée, est un puissant outil pour susciter l'appropriation du projet par les habitants. Pour chaque spectacle, Axel et son équipe cherchent de quelle façon ils associeront à l'organisation la commune hôte : élus, associations, écoles, maisons de retraite…

Second effet kiss kool : viennent à ces spectacles des personnes qui n'avaient encore jamais assisté à une date de la saison. L'effet proximité joue évidemment : « *c'est plus simple quand on a juste à traverser la rue* ». Avec ces représentations, jouées dans les salles des fêtes, tombe aussi la fameuse barrière psychologique qui peut freiner le public, impressionné par la dimension un brin solennelle des « vraies » salles des spectacles (« *on n'a pas les codes, ça n'est pas pour nous* »).

Domaine public

Toutes les saisons pratiquant le nomadisme, du Bocage Mayennais au Mont des Avaloirs en passant par le Pays de Craon, constatent l'élargissement des publics induit par la circulation des spectacles. « *Tout l'enjeu ensuite est de parvenir à fidéliser ce nouveau public pour qu'il revienne voir d'autres spectacles ailleurs* », éclaire Lydie René, responsable du Tempo à Craon. Outil essentiel de cette fidélisation : une politique tarifaire volontairement attractive, proposant des tarifs plein à 13 euros, des offres d'abonnement très avantageuses, un pass famille à 29 euros… Observant la part importante du public familial fréquentant la saison, Lydie a orienté en fonction sa programmation, qui propose une majorité de spectacles visibles à partir de 6-7 ans.

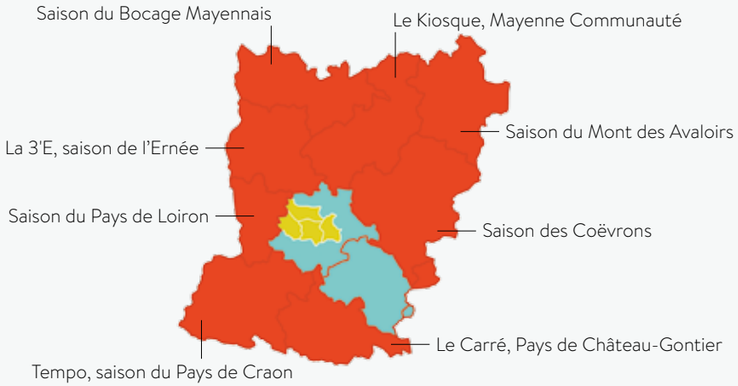
Résultat : un taux de remplissage des spectacles atteignant près de 90 %, et + 1000 spectateurs en quatre ans. Une hausse de la fréquentation que l'on vérifie globalement sur l'ensemble des saisons, qui ont gagné 15 % de spectateurs entre 2011 et 2016. Parmi le public très localisé du Tempo (85 % viennent du Pays de Craon, une constante sur l'ensemble des saisons rurales), s'est constitué un noyau dur. Une base qu'il faut continuer d'enrichir pour toucher un public le plus large et diversifié possible.

Tradition coopérante

« *Face au risque de voir son public se réduire à un noyau d'enseignants baby-boomers* », plaisante (à peine) Pierre Jamet, directeur du Théâtre de Laval, « *l'équilibre et la diversité de la programmation est un outil efficace pour faire évoluer la structure des publics* ». Autre instrument manié avec dextérité depuis plusieurs années par les saisons du département : la transversalité. À titre d'exemple, outre sa coopération étroite avec le conservatoire et le réseau des bibliothèques de Laval, le Théâtre multiplie les collaborations et partenariats avec des écoles, centres de loisirs, entreprises, hôpitaux… « *Une démarche qui demande énormément de temps et d'efforts mais qui est indispensable à l'ancrage de notre action sur le territoire.* »

Cette culture collaborative opère aussi à l'échelle du département : les saisons culturelles travaillent ensemble depuis longtemps. Une tradition coopérante qui se cristallise notamment par Onze, biennale de la marionnette qui fédère la quasi-totalité des saisons. « *Mais on pourrait encore mieux exploiter la force de ce réseau*, estime Pierre Jamet, *par exemple, pour travailler à une meilleure exposition de disciplines minoritaires comme la danse, penser des formations communes pour nos équipes, mieux soutenir la création locale… Il y a encore de nombreux défis à relever.* » ◆

13 SAISONS CULTURELLES EN MAYENNE



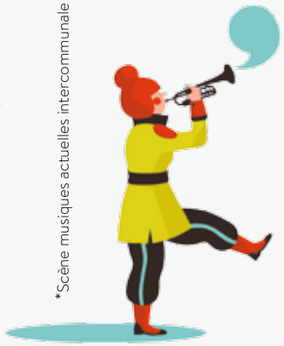
*Scène musiques actuelles intercommunale (Laval Agglo). Légende : saison intercommunale (rouge), saison communale (jaune). Données 2016/2017.

68 EMPLOIS TEMPS PLEIN

On note une forte disparité selon les territoires : les saisons intercommunales rurales disposent en moyenne de **2,7** emplois temps plein quand, par exemple, Le Théâtre de Laval en compte 19.

2,5 MILLIONS D'EUROS

C'est le total des budgets d'activité (hors fonctionnement : rémunération des salariés, flux, etc.) des saisons. Le budget le plus conséquent atteignant **550 000** euros, le plus bas **45 000**.



© Anne-Lise Boutin

323 SPECTACLES PROGRAMMÉS

Soit **500 représentations** proposées en 2016/2017, certains spectacles étant joués plusieurs fois. **25 %** de ces représentations ont eu lieu sur temps scolaire, à destination du jeune public. Les musiques actuelles (rock, chanson, jazz…) comptent parmi les **disciplines les plus représentées** (32%) avec le théâtre (24%). Parmi les moins représentées : la danse (8%), la musique classique (7%) et le cirque (4%).

122 700 PERSONNES TOUCHÉES

Parmi lesquelles **77 000** personnes ayant assisté à un spectacle tout public, **32 000** jeunes spectateurs sur temps scolaire, et **13 700** personnes bénéficiaires d'une action de médiation (rencontre, atelier, etc.).

Les mécanos du rêve

Spécialistes du son, de la lumière ou du montage de décors… Aussi invisibles qu'indispensables, les régisseurs œuvrent en coulisses, pour permettre aux artistes de donner à rêver. Reportage backstage au Théâtre de Laval. Par Arnaud Roiné

Installés dans la petite cour intérieure du Théâtre, devant une tasse de café, ils attendent les visiteurs du jour. Ce lundi de fin août est un jour de reprise pour l'équipe technique du Théâtre de Laval. Pas de fébrilité ou d'impatience, mais plutôt de la sérénité. D'ailleurs, ils ne parlent pas encore boulot, ils évoquent leur week-end en regardant quelques photos sur leurs téléphones. La sonnerie d'un SMS retentit. Franck Bellanger, le régisseur général, annonce : « *ils sont là dans 20 minutes !* » Les régisseurs s'activent, le programme est prévu de longue date et chacun sait ce qu'il doit faire. Les six hommes s'engouffrent dans les coursives qui les mènent à la scène. Une immense boite noire, vide de décor, fait face aux 500 fauteuils qui s'élèvent tel un mur de velours rouge.

Après la pause estivale, le Théâtre démarre sa nouvelle saison en accueillant la compagnie parisienne Rodéo théâtre pour une résidence de deux semaines. Pas de représentation pour cette troupe de marionnettistes mais une longue période de création afin de faire naître son nouveau spectacle avec le soutien technique et financier du Théâtre. Son arrivée est prévue depuis des mois et chaque détail a été passé en revue. « *Je prépare la venue d'un spectacle trois mois avant son arrivée. En relation avec la compagnie, je mets en œuvre les moyens techniques et humains qui permettront à la représentation d'avoir lieu* », explique Franck Bellanger.

Mayennais d'origine, ce quarantenaire fait partie de l'équipe technique du Théâtre de Laval depuis son ouverture en septembre 2007. Il poursuit : « *je suis le seul interlocuteur entre les techniciens de la compagnie et ceux de mon équipe. Je fais l'interface jusqu'à ce que ce soit trop technique. Ensuite, je laisse les spécialistes parler entre eux. Le régisseur général travaille sur la saison en cours alors que le directeur technique, en étroite relation avec l'équipe de programmation, travaille sur la faisabilité de la saison à venir* ».

Ancien métalleux

Une grande porte est ouverte sur le côté de la scène pour faciliter la livraison du décor qui arrive à l'instant. Une lumière blanche découpe les silhouettes des six régisseurs qui observent l'arrivée de la petite camionnette de Rodéo théâtre. Christophe Delière, régisseur plateau, aide au chargement du matériel dans le monte-charge, alors que ses collègues prennent le relais pour entreposer les éléments de décor et les accessoires au fond de la scène.

Pour Christophe, « *la qualité de l'accueil est une priorité, il faut que les gens qui viennent au théâtre se sentent bien* ». Son domaine c'est la scène. « *Le régisseur plateau s'occupe des décors, du son, de la lumière, il donne la main quoi !* », et pendant le spectacle, c'est de la sécurité et de la machinerie des décors dont il a la responsabilité. La voix rocailleuse, les cheveux longs attachés en chignon, cet ex-guitariste de metal est passionné par son travail : « *Ici, pas de routine, on ne fait jamais la même chose, j'aime ce renouvellement, ça me fait voyager. Ici, c'est le monde qui vient à nous.* » Mais à 50 ans passés, Christophe avoue que le métier est rude, « *les journées sont denses, on finit tard, on travaille le week-end. C'est un métier physique, on marche beaucoup, les spectacles s'enchaînent – 35 à 40 par saison au Théâtre – et on n'a pas trop le temps de souffler, il faut être présent, pas le choix.* »

Rémy Crouillebois et l'équipe technique du Théâtre en montage. © Arnaud Roiné

Kind of magic

Des contraintes relevées par tous ses collègues, qui le précisent aussi en chœur : c'est la passion qui les anime avant tout. À l'image de Rémy Crouillebois. Normand d'origine, cet électricien de formation a passé 25 ans à la salle polyvalente de Laval avant de s'engager dans l'aventure du Théâtre dès son ouverture. « *J'aurai pu prendre ma retraite puisque j'ai 60 ans. Mais je n'ai pas envie que ça s'arrête.* » L'œil rieur derrière ses lunettes, Rémy avoue malgré tout qu'il a réfléchi avant d'accepter de rester : « *il faut être prêt moralement et physiquement pour attaquer une saison au Théâtre, c'est difficile et exigeant* ». Rémy est régisseur lumière : « *il y a deux facettes dans mon métier. Soit j'accompagne une compagnie en lui mettant mon matériel et ma connaissance des lieux à disposition, soit je crée moi-même la lumière pour habiller l'artiste et son spectacle. C'est la création que je préfère* ».

Ronan Le Gall, le second régisseur lumière du Théâtre partage la passion de Rémy. Pour lui, il faut surtout être rigoureux et humble pour exercer ce métier. « *Il faut savoir se remettre en question aussi, car la technologie évolue sans cesse.* » Rémy et Ronan sont unanimes : « *on fait partie du spectacle, si on nous enlève, on perd une partie de la magie* ».

Au milieu des fauteuils rouges, dans la salle, Benoît Bouvier et Pascal Franchi, régisseurs son et vidéo, échangent avec Tal, la créatrice sonore de la compagnie. Pour elle, c'est simple : « *sans les régisseurs, ce ne serait pas possible de travailler. Ils rendent transparentes les contraintes du lieu pour nous permettre de nous consacrer à l'essentiel* ». Benoît ajoute : « *Mon rôle est de faciliter le travail des compagnies, je sonorise, et diffuse les sons au public, je fais aussi de la projection vidéo mais mes actions doivent être invisibles. Si le public a l'impression que je n'ai rien fait, alors j'ai réussi mon job !* »

Simon Delattre, marionnettiste et metteur en scène de Rodéo théâtre, observe, ému, son équipe monter le décor de son futur spectacle. C'est la première fois qu'il le voit en entier. Les régisseurs du Théâtre sont à l'affût du moindre besoin, de la moindre question. Simon sait qu'il peut compter sur eux, il est convaincu que : « *leur rôle est déterminant dans la qualité du travail de création du spectacle* », qui sera présenté au Théâtre en avril.

Alors que sur la scène la compagnie fait évoluer son décor, l'équipe technique s'est éclipsée. Installés dans leur bureau, les régisseurs préparent la venue du prochain spectacle. Tout en décortiquant les fiches techniques, où les compagnies précisent leurs besoins en matériel, ils l'assurent : la réussite d'une représentation réside en grande partie dans sa préparation en amont, et c'est aussi cela qui construit chaque jour la réputation des lieux. ◆

Ici l'ombre

Ils œuvrent dans l'ombre pour que public et artistes soient au rendez-vous dans les meilleures conditions. En charge de la communication, de l'accueil, de l'administration ou de la médiation, ils ont pour maîtres-mots la polyvalence et l'anticipation. Par Armelle Pain

SIMON HERMINE

Responsable de la communication et des partenariats de l'association Poc Pok à Laval

En poste depuis un an au sein de l'équipe salariée de Poc Pok (qui gère la salle de concert Le 6par4 et le festival Les 3 éléphants), Simon Hermine connaît déjà bien la maison. Amateur de musique, il a été tour à tour bénévole, membre du conseil d'administration, stagiaire en communication puis prestataire pour l'association. Pour le jeune homme, cette fine compréhension de la structure constitue la base de son métier qui vise en premier lieu à faire connaître toutes les facettes du projet de l'association (concerts, action culturelle, accompagnement des pratiques) à l'audience la plus large.

Rétroplannings, communiqués de presse, kit promo, présence digitale et print constituent son pain quotidien. « *Le numérique prend de plus en plus le pas sur le papier. Nous imprimons encore nos programmes en veillant à limiter notre empreinte écologique. Le web a l'avantage de ne pas figer l'information et permet d'être réactif en cas de changement.* »

Aujourd'hui, son calendrier est rythmé par les programmations au trimestre du 6par4, et par le festival dont la communication s'égrène tout au long de la saison pour s'accélérer à l'approche de l'événement. À l'écoute de ses collègues quant aux contenus à mettre en lumière, il exécute sa partition en lien avec différents prestataires et partenaires : graphiste, illustrateur, rédacteur, imprimeur… sans oublier les médias. Prochain défi : se former aux questions de mécénat et de partenariats privés. ◆

JOCELYNE DEROUET

Chargée de l'accueil artiste et public au pôle culturel des Coëvrons

Jocelyne Derouet est l'un des visages bien connus des habitués du pôle culturel des Coëvrons puisqu'elle travaille au contact direct du public au sein du conservatoire et de la saison culturelle, à mi-temps pour chacune des entités. « *Je m'occupe de la billetterie au guichet et je renseigne le public, en amont et le soir des spectacles. Ensuite j'assure le relevé de caisse puis la transmission des recettes à la trésorerie générale. C'est très important d'être attentif et à l'écoute des personnes qui viennent acheter un billet. Avec le temps, j'identifie les goûts et les habitudes des uns et des autres. Et Grégoire Guillard (le programmateur) n'est jamais loin pour venir parler de ses coups de cœur.* »

Également chargée de l'accueil des artistes, Jocelyne prépare la venue des compagnies (de 1 à 15 personnes selon les spectacles) très en amont, et pour l'essentiel dès la fin de la saison précédente : réservation des hébergements, des transports, de la restauration… Un accueil qui se poursuit jusqu'à leur départ après les représentations. Son objectif ? « *Tout faire pour que les artistes se sentent bien. Je vais les chercher à la gare, je leur fais visiter les lieux… Je suis aux petits soins pour répondre à leurs besoins.* »

Jocelyne sourit en repensant à cet artiste qui avait oublié un accessoire important pour son spectacle et qu'elle s'était évidemment employée à lui trouver à temps malgré les difficultés de la chose : il s'agissait d'un… slip blanc ! ◆

VALENTIN LEMÉE

Administrateur et codirecteur du Kiosque à Mayenne

Depuis une quinzaine d'années, Valentin Lemée partage avec Bruno Fléchard la codirection du Kiosque, le premier ayant la responsabilité de l'administration et le second celle de la programmation. Cette organisation bicéphale – relativement rare – semble couler de source pour Valentin qui sourit dans sa barbe : « *l'administration d'une saison culturelle découle directement de la programmation. On ne peut rien faire l'un sans l'autre !* ».

À lui donc les plaisirs de la gestion des ressources humaines, mais aussi de la conduite financière de la structure. « *L'association emploie huit salariés et Mayenne Communauté met à disposition trois agents dont je suis le supérieur opérationnel. Nous faisons aussi appel ponctuellement à une dizaine de techniciens lumière et son.* » À la tête de la cellule administrative, il travaille en lien étroit avec les membres du conseil d'administration, et, plus particulièrement, avec la présidente de l'association. Le Kiosque déploie sa programmation dans différents lieux du territoire de la communauté de communes : salle polyvalente et théâtre de Mayenne, chapelle des Calvairiennes (centre d'art contemporain), salles des fêtes… Officiant également comme directeur technique, Valentin décortique les fiches techniques de toutes les propositions artistiques susceptibles d'être programmées la saison suivante pour étudier la faisabilité de leur accueil. Il établit également les contrats avec les artistes et autres conventions avec les communes et associations qui s'engagent dans l'accueil de spectacles « décentralisés » de la saison.

Garant de la sécurité du public, il est présent à tous les spectacles et n'imagine pas se priver de ces moments de partage sur le terrain qui donnent tout son sens à son poste. ◆

GAËLLE LODÉ

Médiatrice de la saison culturelle et du réseau des bibliothèques de l'Ernée

Mue par le désir de participer à l'égalité d'accès à la culture dans toutes ses formes, Gaëlle Lodé situe son action à l'interface des artistes accueillis sur le territoire de l'Ernée et ses habitants.

La jeune femme s'attache à être en continu à l'écoute du terrain, à rencontrer les enseignants et conseillers pédagogiques, les animateurs des structures sociales, des réseaux de la petite enfance, des EHPAD, etc. pour pouvoir inventer avec eux des actions culturelles en phase avec leurs propres enjeux. Bien en amont de leur accueil, elle échange avec les compagnies pour construire des connexions avec tel ou tel public en prenant toujours comme point d'appui leurs propositions artistiques. De par son expérience et sa fréquentation régulière des spectacles, Gaëlle identifie rapidement les possibles avec chacune d'entre elles. Avec leur complicité, elle met en place des actions venant nourrir un projet de classe, un parcours sur l'année dans le cadre du dispositif départemental d'éducation artistique Aux arts collégiens, ou encore le travail au long cours des troupes de théâtre amateur. « *J'adore vivre les ateliers de pratique, cela permet d'avoir des retours en direct, de sentir ce qui se joue dans la rencontre. C'est important de ne pas s'en couper. La rencontre avec les artistes est propice à un bousculement du regard et à un souffle porteur, dont les tableurs Excel ne peuvent rendre compte.* »

Polyvalente (elle s'occupe aussi de l'accueil des artistes), cette militante culturelle de terrain s'active entre le bureau, les établissements partenaires, l'espace Clair de lune et les salles des fêtes qui accueillent la saison itinérante, pour que chacun puisse rencontrer un artiste et/ou une œuvre, quel que soit son âge ou son lieu de vie. ◆

L'art de choisir

Sélectionner et créer la rencontre. À la tête de deux « maisons » aux profils bien différents, Babette Masson du Carré à Château-Gontier et Mélanie Planchenault de la saison culturelle du Pays de Loiron partagent une certaine idée de leur rôle de programmatrices. Interview croisée.

Par Armelle Pain

En quelques mots, comment définiriez-vous votre métier ?

Babette Masson et Mélanie Planchenault : Notre rôle, c'est de créer les conditions de la rencontre entre les œuvres et les publics. Et comme l'art contribue à enrichir la vision et l'intelligence du monde, on peut dire qu'à bien des égards, il se joue dans nos salles de spectacle quelque chose de vital pour l'individu et la société.

Quels sont les axes de programmation de vos saisons respectives ?

B. Masson : Pour Le Carré, la programmation suit une ligne générale ainsi qu'une thématique par saison. La ligne générale correspond aux missions du label « scène nationale » tel que défini par l'État, à savoir la pluridisciplinarité des œuvres présentées, l'accompagnement des artistes, le travail de développement culturel sur le territoire. La thématique par saison donne une couleur particulière et m'amène à programmer des artistes que je n'aurais peut-être pas eu le réflexe d'envisager autrement. Cela permet aussi à l'équipe d'imaginer des approches différentes d'une année sur l'autre.

De par mon profil de comédienne et de metteur en scène (*au sein du collectif Label Brut, associé au Carré,* N.D.L.R), et du fait de la présence d'un centre d'art au sein de la structure, j'essaie de développer un axe fort autour du théâtre et de la matière au sens large, ce qui englobe à la fois les formes manipulées (marionnettes, théâtre d'objets…) et les arts plastiques. Cette double entrée qui s'accompagne d'une double labellisation – scène nationale et centre d'art contemporain d'intérêt national – ne va pas de soi mais nous amène à imaginer des croisements très intéressants. Pour la programmation du centre d'art et des spectacles jeune public, je donne carte blanche à mes collègues, Bertrand Godot et Christine Oudart, tout en étant responsable de la totalité des programmations.

M. Planchenault : Nous n'obéissons pas à un cahier des charges précis, mais nous avons élaboré des orientations partagées avec les élus à partir de valeurs communes. Nous avons créé un groupe de travail spécifique pour creuser des questions telles que : pourquoi la collectivité porte une politique publique dans le domaine des arts ?, quelle est son ambition ?, etc. Ce cadre de réflexion était nécessaire pour envisager et accompagner la création d'une salle de spectacle sur le territoire, Les 3 Chênes (la saison existait depuis presque 15 ans). Depuis son ouverture en 2013, nous continuons à nous réunir pour échanger sur le projet et avancer ensemble sur son développement.

Parmi les orientations importantes, il y a la diversité, la pluridisciplinarité des spectacles présentés. Il y a aussi l'idée de s'adresser à différentes sensibilités et qu'il n'y a pas un mais des publics. On propose un espace de représentation collectif à partir duquel chaque spectateur fait son cheminement individuel. Nous accompagnons aussi des compagnies en soutien à la création. Et puis au fil du temps, le volet médiation s'est densifié avec des moyens supplémentaires, notamment humains, pour proposer des ateliers de pratique artistique, rencontres, interventions en milieu scolaire ou bibliothèque… La question de l'accessibilité des spectacles au plus grand nombre est également importante, on y répond par la médiation mais aussi par une politique tarifaire simple et incitative.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, on ne programme pas uniquement ce que l'on aime…

B. Masson : En effet… Il s'agit de faire des choix. Programmer est un métier. Mon goût intervient bien sûr, mais aussi les aspects techniques et financiers. D'une manière générale, je suis attentive au sens porté par le spectacle et à la manière de le faire passer et de le mettre en scène sur le plateau. Je suis libre de ma programmation et ne m'interdis pas d'aborder des questions sensibles comme la sexualité. Cela dépend de la manière dont c'est fait. De la délicatesse qui y est mise. Je programme également des créations que, par définition, je n'ai pas pu voir avant. Dans ce cas, le choix d'accompagner la compagnie se fait à partir de la connaissance que j'ai de son travail antérieur. Malheureusement on ne peut pas programmer tout ce qu'on voudrait. L'aspect financier est souvent déterminant.

J'organise des réunions de programmation en interne avec le directeur technique, le responsable du centre d'art, les deux médiateurs, l'administratrice et la programmatrice jeune public. Tout s'imagine ensemble à partir des œuvres et des artistes.

Un spectacle, c'est quelque chose de vivant, qui peut énormément évoluer entre sa création et les dates qui suivent. Indépendamment de cela, ce n'est jamais tout à fait le même spectacle que l'on voit d'une représentation à l'autre, parce que l'on est soi-même dans d'autres dispositions, et parce que la salle réagit de manière différente.

M. Planchenault : Effectivement, la question du lieu et du moment de la représentation joue à plein dans le spectacle vivant. Je me souviens avoir vu deux fois le même spectacle de danse, *Passo* d'Ambra Senatore, avant d'être certaine de sa réception dans un autre contexte, celui de ma salle. J'ai pris mon temps pour le programmer et l'accompagner, et cette date a marqué le public.

De manière générale, en programmant, mon objectif est de créer une mémoire de spectateur sur plusieurs années, en proposant des choses différentes et parfois plus difficiles. Je dois prendre en compte un ensemble de paramètres dans mes choix : la qualité et l'exigence artistiques des œuvres, la cohérence et l'équilibre de la programmation en matière de disciplines artistiques, sans oublier un cadre technique et budgétaire précis. J'oriente mes choix de repérages pour respecter ces différents équilibres. Nous avons seulement 20 dates sur l'ensemble de la saison. Si je vois dix spectacles de musique et que tous me plaisent, j'opère un choix parce que je ne peux pas programmer seulement de la musique. Les spectateurs nous attendent sur la qualité artistique, qu'ils sont capables de reconnaître même quand ils ne sont pas touchés par un spectacle.

Derrière une programmation, il y a un programmateur, mais aussi une équipe qui va la porter tout au long de la saison. J'échange beaucoup avec Marie Churin, en charge de la médiation, dès la conception de la programmation, et il arrive que je tienne compte des possibilités d'actions culturelles offertes par les artistes pour opérer un choix, quand j'hésite entre deux spectacles. J'essaie aussi de trouver sur l'ensemble de la saison un équilibre en termes de présence des femmes dans les compagnies. On tient compte enfin des évolutions actuelles de la création, avec des croisements entre disciplines artistiques de plus en plus fréquents.

Babette Masson et Mélanie Planchenault © Florian Renault

Concrètement, comment repérez-vous les spectacles ?

B. Masson : Je me déplace énormément, notamment en festivals, nombreux en France. Je suis également attentive aux artistes régionaux qui sont autour de nous et que nous devons accompagner en suivant toujours notre ligne et notre exigence.

Cette année, je participe au dispositif « Bruxelles en piste » qui vise à faire connaître la jeune scène circassienne bruxelloise. Suite à un déplacement sur place avec d'autres programmateurs ligériens, nous avons choisi quelques spectacles qui vont tourner dans la région avec le soutien financier de la fédération Wallonie-Bruxelles.

M. Planchenault : Comme Babette, je repère les spectacles en festivals, sur d'autres saisons, un peu partout. Je rencontre les compagnies régionales à chaque fois qu'elles le demandent et les accompagne, notamment via le dispositif Voisinages.

Dès qu'une saison est programmée, je travaille sur la saison suivante. Pour les gros projets ou les projets mutualisés, on anticipe encore davantage. Je suis attentive aux compagnies que nous avons déjà accueillies. Il me semble cependant important d'inviter des artistes qui ne sont jamais venus, pour continuer d'ouvrir la saison. Cela nécessite de rester curieux et inventif dans la manière de la concevoir et de la faire vivre.

Comment envisagez-vous le lien au public et au territoire ?

B. Masson : Il faut du temps pour qu'un projet culturel gagne la confiance des habitants. Et cela va dans les deux sens, on doit aussi avoir confiance en la curiosité des spectateurs. L'après-spectacle est très important pour sentir la réception du public. Depuis quelques saisons, nous proposons des temps d'échanges avec les spectateurs. L'idée est que chacun puisse développer sa réflexion critique sur les œuvres qu'il a vues. Ce n'est pas parce qu'on n'a pas aimé un film qu'on ne retourne plus au cinéma. J'aimerais que ce soit pareil pour le spectacle, qu'on accepte de ne pas aimer et de comprendre pourquoi.

Un lieu comme Le Carré fait partie d'un tout, c'est un acteur du territoire et un service public où chacun peut venir. À côté des actions de médiation dont c'est l'objectif direct, je remarque que nos partenariats avec les mécènes – en échange d'apports en nature ou financier, on remet à l'entreprise mécène des places qu'elle offre à ses clients et salariés – font venir des personnes qui ne se seraient pas déplacées autrement.

Tout évolue en permanence et les habitudes changent. On connaît un important renouvellement du public. Contrairement aux premières années, on a moins d'abonnés en début de saison mais le taux de remplissage de la salle reste très bon. Les gens préfèrent ne pas s'engager à l'avance et prendre leurs billets à la dernière minute. Tout cela repose sur le désir et peut s'écrouler très vite, nous ne pouvons jamais considérer que le succès est acquis.

> « LES ŒUVRES VIVENT ET DURENT EN CHACUN. »

M. Planchenault : Les spectateurs ne nous appartiennent pas, ils sont spectateurs aussi ailleurs. Sur le fond, on ne répond pas à un besoin, on propose un moment, des émotions et si le public est présent, c'est par la conjonction d'un ensemble de facteurs : l'artiste, la communication, les tarifs, l'équipe, la convivialité du lieu… On a des outils pour quantifier la saison. Le bilan qualitatif est plus difficile à mesurer. Il y a des effets qu'on ne saisit parfois que quelques années après. Récemment on partageait un repas avec nos 25 bénévoles, et chacun de manière informelle a fait part de ses souvenirs aux 3 Chênes. J'ai été touchée par la diversité des œuvres citées et des sensibilités exprimées. Les œuvres vivent et durent en chacun. C'est ce pour quoi nous travaillons !

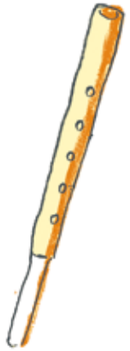
À travers toute notre action, nous essayons de « créer de la porosité » avec le territoire et ses habitants en travaillant avec différents partenaires, mais aussi en organisant quelques dates hors les murs, en nous appuyant sur des dynamiques locales (associations, etc.).

La salle est repérée et appréciée par les habitants du territoire. Le taux de remplissage de la saison atteint un plafond (95 %). Nous sommes heureux qu'un public fidèle se constitue, mais nous devons aussi toujours chercher de nouveaux publics et conforter la convivialité et les échanges. Il nous reste encore beaucoup à inventer. ◆

Le travail en partenariat est un point fort du projet.
Des liens se tissent avec différents acteurs du territoire :
Le Grand Nord* pour les siestes musicales début juin
(et cette année, pour le concert de clôture de la saison),
le centre social Les Possibles,
ou encore le musée du château de Mayenne,
qui fête ses dix ans et
que nous avons donc découvert ce fameux 29 juillet.

Muse de Mayenne :
Instrument médiéval
constitué d'un fût en os,
percé de cinq trous,
permettant de jouer
une mélodie,
avec, fixée à l'extrémité,
une corne courte
et recourbée.
Une anche était montée
sur l'os probablement
en sureau noir.
Une partie en os de
cet instrument
est conservée au château.

L'après-midi a débuté
par une visite du château
sur le thème « musique et jeux »,
en cohérence avec
l'événement musical du jour.
Munie d'une tablette,
la médiatrice a fait découvrir
aux visiteurs les airs et instruments
joués à l'époque médiévale.



Les amateurs de jeux
(enfants en première ligne)
ont aussi pu découvrir
une part incontournable
de la collection du musée :
dés, pièces d'échecs,
pions de trictrac du Xe-XIIe siècles.
Quelques chanceux ont aussi
pu s'essayer au jeu du trictrac.

Le temps d'un petit goûter servi par le musée, et nous étions dans l'ancienne salle
de réception du château pour assister au concert du groupe rennais
Tchewsky & Wood,
programmé par Un singe en été pour les dix ans du musée.

Né en 2015 de la rencontre
entre le batteur Gaël Desbois et
la comédienne et chanteuse Marina Keltchewsky,
ce duo, rejoint en 2017
par le guitariste Maxime Poubane,
diffuse des sonorités rock et électro
servies par une voix singulière et envoûtante.

Leur secret ?
L'improvisation peut-être.
Elle est au cœur de
leur démarche de création.
Pour chaque morceau,
une première base est proposée,
puis le chant et le texte
prennent place
spontanément dessus,
ainsi que la guitare.

Le tout est ensuite
refaçonné.
Et si le long
travail d'écriture
permet de diriger l'ensemble,
il se dégage néanmoins
de cette musique
l'intensité pure et primitive
d'une énergie qui
sort du corps.

Tchewsky & Wood nous a attrapés, adultes et enfants, et nous nous sommes laissés faire, bien volontiers.

Il reste de cet après-midi : de bons souvenirs, un disque qui tourne en boucle,
et l'envie de retourner à Mayenne l'été prochain.

* L'Été des six jeudis, le festival Les arts'borescences et les siestes musicales début juin,
l'ensemble est devenu, il y a quatre ans, Un singe en été.
* Pôle culturel de Mayenne communauté

Delphine Lelay / Alexis Horellou septembre 2018

Double voix

Benoît Broyart et Thomas Scotto sont auteurs. En résidence dans l'Ernée, ils ont mêlé leurs plumes. Pour écrire des textes à dire à voix haute. Récit d'une résidence, de l'intime de la création aux rencontres avec le public. Par Sylvain Rossignol

« *Ah, monsieur est un artiste à ce que je vois !* » Cette phrase, c'est Benoît Broyart qui l'a écrite, c'est Thomas Scotto qui l'a choisie. « *En vrai, cet après-midi, je pourrais rester des heures les yeux sur l'eau. Des kilomètres d'heures, même. Me faire tout petit, le plus petit possible, me cacher dans une des bulles de ma respiration aussi.* »
Ces mots sont de Thomas. Benoît les a adoptés, pour amorcer un nouveau texte.

7 novembre 2017, le feu crépite dans la cheminée du gîte de Longuève, à Montenay. Clarisse Gougeon est là, qui accueille les deux auteurs en ce premier jour de résidence. Thomas et Benoît se connaissent un peu, ils se sont croisés lors de salons du livre, chacun apprécie le travail de l'autre. Clarisse a fait le pari de les rassembler pour cette résidence de quatre semaines, qui s'étalera sur une année, en quatre temps : novembre, janvier, mai et septembre.

Bibliothécaire de la communauté de communes de l'Ernée, Clarisse, avec ses collègues, a pour mission de faire vivre le réseau des bibliothèques du territoire tout au long de l'année. Ces quatorze lieux, de la médiathèque d'Ernée aux 35 m² du point lecture de La Pellerine, reposent grandement sur l'engagement de 90 bénévoles.

Thomas et Benoît, déjà, devisent autour du feu et cherchent le thème sur lequel ils travailleront ensemble. Ils ont carte blanche, avec pour seule consigne : écrire des textes à dire, à lire à haute voix.

Voyage en cabine de douche

Réunir deux auteurs pour une création commune est un pari, mais ces deux-là ont des points communs. Ils sont des touche-à-tout de la littérature jeunesse : romans pour les tout-petits, premiers romans pour ados, scénarios de romans graphiques, livres documentaires… Ils publient chez des grands noms de l'édition (Actes Sud, Thierry Magnier, Le Rouergue, Glénat…) et chez des éditeurs plus artisanaux.

Ils discutent, cherchent ce projet qui les portera tous les deux pendant quatre semaines, et qui devra mêler leurs plumes. Et très vite, l'idée germe : « *Et si nous parlions de ce qui nous anime dans l'écriture, ce qui nous pousse à écrire ?* » « *Je choisirais une phrase de toi, qui serait le début de mon texte et j'écrirais sur ce thème.* » « *Un peu comme un cadavre exquis mais à un coup.* » « *Et tu ferais de même.* » « *Et on verra bien si nos textes se répondent ou pas, se parlent ou pas, on verra.* »

Thomas et Benoît sont des auteurs reconnus, pas des stars mais ils s'en fichent. Ils vivent de leur plume, pas comme des milliardaires mais là n'est pas l'essentiel. Ils sont prolifiques, ils aiment écrire des histoires, mais aussi les dire, les raconter.

Car tous deux défendent la lecture à voix haute. Pour diversifier leurs pratiques artistiques. Mais aussi pour atteindre un autre public, celui, adulte ou enfant, qui serait tenté par l'écran, la vidéo ou l'audio, plutôt que par l'écrit. Benoît a créé deux spectacles de lecture : il dit son texte *Cavale* juché sur un vélo et *Les contes de la cabine* dans une douche (fabriquée sur-mesure pour rentrer dans sa 206 !) avec laquelle il sillonne la France. Thomas Scotto a fondé avec deux auteurs L'Atelier du trio, qui propose des lectures de textes, les leurs ou ceux d'autres, dans des écoles, des médiathèques…

Illustration : © François Soutif

Trop beau !

Amener le public à la lecture à voix haute est un pari aussi. La saison culturelle et le réseau lecture de la communauté de communes de l'Ernée en ont fait le fil rouge de leurs actions cette année, ce qui explique la commande passée aux deux écrivains : produire pendant leur résidence des textes destinés à être lus, mais aussi aller à la rencontre du public.

10 novembre 2017, médiathèque de Juvigné. L'Atelier du trio va se produire, au complet (Cathy Ytak, Gilles Abier et Thomas). Inquiétude : le public, habitué aux spectacles, se déplacera-t-il pour assister à de simples lectures à voix nue ? Quinze minutes plus tard, les chaises manquent, on écoute debout. Les bibliothécaires découvrent de nouveaux visages, des habitants qui n'avaient encore jamais passé la porte de la bibliothèque. Pari tenu. Parmi eux, cet écolier. Thomas est venu dans sa classe ce matin pour présenter son métier, raconter son plaisir d'écrire des histoires. L'auteur y lit des extraits de ses livres, les enfants écoutent, il s'interrompt, pose son roman, s'apprête à en débuter un autre quand l'enfant s'exclame : « *Ce que tu as lu, c'est trop beau, ça m'a fait pleurer.* » L'enfant est revenu, ce soir, il est là, il a amené toute sa famille. Il achète des livres. Pari gagné.

Gagné pour tout le monde : les lecteurs rencontrent des textes, les libraires de M'Lire et Jeux Bouquine, présents ce soir-là, vendent des livres d'auteurs qu'ils aiment, les enseignants et les bibliothécaires transmettent l'envie de lire, et in fine les écrivains peuvent vivre de leur plume. Car même des auteurs reconnus et prolifiques comme Thomas et Benoît pourraient difficilement vivre de leur métier grâce à leurs seuls droits d'auteur (quelques dizaines de centimes par ouvrage vendu). La résidence nourrit, vitalise cet écosystème qu'est le secteur du livre, et offre aux auteurs, socles de cet écosystème, un temps rémunéré pour créer, transmettre leur art…

Paroles d'enfant

11 janvier. C'est au tour de Benoît d'être mis à l'honneur : après une rencontre avec les élèves des écoles de Chailland le matin, il présente sa lecture de *Cavale* à la bibliothèque. La voix de Benoît porte haut, le public est là, présent, attentif, il entend, reçoit le récit.

Les textes à quatre mains, deux plumes sont maintenant écrits. Reste à les mettre en voix, les mettre en scène. Ce travail a débuté avec la comédienne Caroline Girard, fondatrice de la compagnie La liseuse, spécialiste de la lecture à voix haute. Il s'est poursuivi lors du dernier temps de résidence, en septembre, qui a eu pour point d'orgue la lecture des textes au public par leurs auteurs. Un livre, fruit de cette collaboration féconde, devrait naître aussi, début 2019. Sans grande surprise, les mots de Thomas et Benoît se font écho. Chacun a son enfance dans laquelle s'est enracinée le plaisir ou le besoin d'écrire. La matière est différente évidemment, mais on entend chez chacun la voix de l'enfance, leur enfance. C'est peut-être cela un écrivain jeunesse : un adulte qui sait tendre l'oreille à l'enfant qu'il a été, et lui donner la parole, à voix haute. « *Ah, monsieur est un artiste à ce que je vois !* » ◆

BIRDS IN ROW
We already lost the world

Six ans que l'on attendait une suite à *You, me & the violence*, premier album du groupe lavallois. Car depuis 2012, Birds in row « n'avait » occupé l'espace qu'avec quelques EP et de longues tournées, loin de la Mayenne (Japon, USA…). Et puis voilà ce nouvel album… et quel album ! Côté technique, c'est énorme, comme toujours, mais en mieux. L'éternel Amaury Sauvé aux manettes pour une production impeccable qui, en mettant en valeur chaque instrument, révèle plus que jamais la complémentarité du trio. Si certains morceaux restent à l'image des débuts du groupe : courts, nerveux et monolithiques, *We already lost the world* tire toute sa richesse de compositions plus complexes (l'excellent « We vs us », « 15-38 »…), où le chant clair et les chœurs véhiculent encore plus intensément la sensibilité profonde de nos trois volatiles. Car Birds in row a beau produire une musique violente, la lecture attentive des paroles de ce disque montre que l'Amour en constitue le thème central, face à la vanité et aux violences de la société contemporaine. Après presque dix ans d'existence, le trio signe un LP maîtrisé de bout en bout. Le fameux « album de la maturité » ? ◆ *Adrien Fournier*

DUREAU
Vitrine

« *Je ne vois que des vitrines mais ce qui brille nous le ternissons* » rappait Nekfeu sur « Humanoïde ». En écho, Dureau se livre en toute transparence sur son premier EP nommé *Vitrine*. C'est avec le « Cœur » et une voix robotisée que Florian Dureau et Nathan Aubry (beatmaker) entament ces huit titres. Mais c'est avec le morceau suivant, le percutant « La Force », que le duo issu de Château-Gontier brise la glace de plein fouet. Refrains ciselés tout en offrant quelques douceurs, couplets aérés et bien calés, l'esthétique du disque offre une ambiance feutrée exploitant une belle palette de couleurs. Ses productions teintées d'électro, de notes pop, de piano, de nappes éthérées explorent des registres multiples. Si le « *travail (est) précis comme un vitrail* », Dureau n'hésite pas à afficher ses émotions, comme sur l'introspectif « Je vais le faire ». Abordant des problématiques liées au monde adulte, c'est « Tout seul » mais accompagné d'un grand piano que le rappeur s'exprime. Plus pop sur « Dormir », plus old school sur l'enjoué « La nuit nous porte », celui qui veut « *rendre fiers ses potes* » peut espérer aller plus loin. Gare aux éclats de vers ! ◆ *Herouann*

FAT DEAD SHIT
Between rage and confusion

Quinze minutes, c'est court, mais largement suffisant pour te booster pour la journée. Pour ce premier album, les quatre compères de Fat Dead Shit, soudés comme jamais, suivent la route du hardcore old school. Parfaitement exécutés et produits (à The Apiary studio), les huit titres, rapides, puissants, les muscles saillants et luisants de sueur, envoient sévère tout en restant groovy, voire dansant (si si). Les paroles sont plutôt énervées, dans la pure ligne Hatebreed, mais ça défoule, et le groupe ne se prend pas au sérieux pour autant. L'interlude « Between rage and confusion » apporte une petite touche sombre et torturée, mais le tout reste saignant et énergique. Ça blaste pas mal, mais les petites mélodies guitaristiques lâchées de temps en temps, et que seule une oreille attentive percevra, donnent de l'air à la musique et rendent l'album encore plus appréciable !
L'ensemble est cohérent et l'ordre des morceaux bien pensé : on sent bien l'énergie s'accumuler progressivement, pour terminer à fond et en beauté avec « Despite the sadness ». À déguster avant une rude journée, ou le soir en rentrant du taf. ◆ *Romain Lepage*

FITZGERALDOS
The man with pot

Dealer de stéroïdes dans une salle de sport clandestine ! C'est certainement ce que ferait Fitzgeraldos, s'il ne produisait pas de la musique. Clairement, on a envie de se buter les « pecs » à l'écoute de son premier EP *The man with pot*, sorti en mars dernier chez Synth Ethique records (Lyon). Le Mayennais drope quatre tracks comme autant d'uppercuts dans nos mentons avides de retour aux sources. Ce producteur de 21 ans a ingurgité et digéré les codes de l'esprit rave originel pour produire ces morceaux qui poussent à la perte de contrôle.
Dès la première piste, « From the basements », ça part dans le sombre. À l'opposé de la house invasive du moment – même si on aime ça hein ! – on est plus dans le serrage de dents au lever du jour, que dans un afterwork sous mojitos. Ambiance rétro-future entre techno, electro-clash et hard-techno, visuel minimal, anonymat… On sent poindre chez Fitzgeraldos une volonté de sortir des sentiers sponsorisés par Cashless®, et de reconsidérer la place du DJ comme n'étant plus l'élément central de la fête, mais comme un de ses ingrédients avec les ravers et le lieu. ◆ *Brice Henry*

JAMEUZE
Un brin d'insolence

Cela fait douze ans que Jameuze chante sans fioritures, avec sa guitare, douze ans qu'il bourlingue de bastringues en brin d'zinc. Il a roulé sa bosse avec les comparses de Pourkoipanou. Aujourd'hui, il continue avec Les Insolants. Son univers est balisé par La Rue Kétanou, Les Ogres de Barback, Les VRP, cette scène chanson française des années 90-2000.
Jameuze n'avait pas encore édité d'EP avec ses chansons propres. Les voici enfin. Plutôt que lire une longue chronique, écoutez le premier titre, « J'suis moi » : « *J'ai pas l'écriture de Brassens, pas la voix de Monsieur Jamait, ou la rage de Mano Solo. J'me prends pas pour un poète, je suis moi. Si par malheur le choix des mots fait que les gens trouvent ça un peu chiant. D'accord, c'est vrai, j'ai mes défauts, mais pour le coup, je me sens vivant.* »
Tout est dit. Pas de poésie ciselée, pas d'arrangements grandioses : notre baladin y va cash, la pompe à la guitare, et roule ! De la sincérité, de la proximité, voilà toute sa force. Jameuze n'a pas la voix de Monsieur Jamait, il a la sienne, chaleureuse et attachante. C'est tout ce qui compte pour un chanteur. ◆ *Rémi Hagel*

LES POLYSSONS

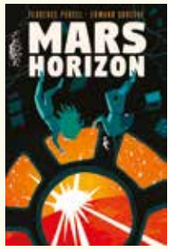
Les vacances sont terminées et la rentrée s'est bien passée. Après la journée d'école, les enfants rentrent en bagnole. Côté musique : maman conduit, donc c'est papa qui choisit. Feu rouge, maman freine ; papa coupe France Bleu Mayenne.
Feu vert, papa passe Les Polyssons et maman monte le son. Par les fenêtres ouvertes, les riffs de guitare et les rythmes pop rock efficaces du quintet vont se glisser dans les oreilles des passants. Portés par la bonne humeur d'un duo vocal bien accordé (une voix masculine et une voix féminine se partagent le chant), les titres défilent. Poux, joujoux qu'on ne veut pas prêter, second petit chou dans le bidon de maman, les chansons évoquent avec malice le quotidien de nos petits bouts ; un peu à la manière d'auteurs jeunesse comme Stephanie Blake ou Benoît Charlat, qui signe d'ailleurs la pochette de ce premier album. Des introductions soignées, des mélodies contagieuses et des paroles faciles à retenir : c'est la recette parfaite pour les petits et grands mélomanes.
Arrêt du moteur, nous sommes arrivés. Vite, passons la porte du salon pour danser. Maman nous traite de polissons, mais ce n'est que le début de la chanson ! ◆ *Christelle Trinh*

BANDES À PART

PAR MAËL RANNOU

Erwann Surcouf, dessinateur mayennais qui avait déjà frayé avec la science-fiction dans l'excellent *Pouvoirpoint* (Vide Cocagne), s'est associé à l'animatrice et comédienne Florence Porcel, spécialiste de la planète Mars, pour une aventure scientifique originale. Se projetant dans un futur que l'on sait désormais pas si lointain, où la Lune est déjà en partie peuplée, les deux auteurs imaginent la première mission d'habitation de la planète Mars. Du trajet Terre-Mars jusqu'au début de la colonisation, le récit met en scène des personnages très différents : médecin, botaniste, psychologue, technicien… et Jeanne Clervois, passionnée absolue de l'espace, qui au fond d'elle sait qu'elle n'est pas Terrienne mais destinée à vivre ailleurs. De tous les astronautes, elle sera la seule à rester sur place.

Le dessin est dépouillé, à l'image de la planète rouge, mais précis quand il s'agit de toucher le réel. Les données scientifiques sont pointues, détaillées avec assez d'intelligence pour ne pas être lourdes, et en apprennent beaucoup sur la science spatiale, qui conserve sa dimension si magique. La force de *Mars Horizon* reste cependant sa galerie de personnages attachants qui rappellent que, même à 150 millions de kilomètres de la Terre et sur-entraînés, les humains restent des humains, avec ce que cela apporte de hasard et de beauté. ◆



Mars Horizon, Erwann Surcouf et Florence Porcel, Delcourt.

CARTE BLANCHE À YAHIA BELASKRI

HISTOIRE DE…

Mossaab, marié, père de deux enfants, vit avec ses parents et sa sœur, jeune fille de 18 ans. Une vie banale, faite de petites joies, de difficultés aussi. Sans crier gare, son monde bascule. Du jour au lendemain, l'obscurité noircit les cœurs et le déluge s'abat sur eux. Les armes à feu crépitent, les blindés griffent les chaussées, les hélicoptères vrillent le ciel et les avions lâchent la mort. La guerre s'installe avec son lot de larmes, de sang et de vengeance. Chacun doit choisir son camp, Mossab veut vivre et offrir à ses enfants un horizon possible. Ses parents s'affaissent et renoncent, redoublent de prières, sa sœur se terre, plus d'études ni de perspective, son épouse de trop de terreur se mure dans le silence, dans les yeux de ses enfants la sidération. Le temps s'installe, long, tragique car les avions lâchent un déluge renouvelé tous les matins et toutes les lunes.

Un jour, la famille de Mossaab disparaît, tous emportés par une déflagration inouïe. Dans le silence et les gravats qui succèdent, il n'y a qu'un seul souffle, celui de sa fille Nahla, cinq ans. À quoi peuvent servir les larmes quand tout s'effondre. Hébété, il extrait sa fille, et s'en va quérir un abri. Ils sont seuls au monde. Mossab et Nahla. Tout s'est écroulé : les rêves et la maison, les êtres aimés et le pays. Pas de tombes pour ceux qui ne sont plus, rien que le deuil cruel, impossible. Sur les routes, il s'en va grossir le rang de milliers d'éclopés, hommes et femmes à la recherche d'une halte sans bombes ni balles qui sifflent. Là où il trouve une combe, un ravin, il passe les froides nuits de la défaite. Ses traces sur le sable et la pierre s'effacent sur son passage. Les jours s'allongent, ses pieds s'écorchent, sa fille s'affaiblit, et lui s'assombrit.

C'est une aube grise qui le surprend sur des sentes caillouteuses et lui ravit sa fille. Nahla, jeune et frêle madone, s'est éteinte, recroquevillée dans les bras de son père, ultime accolade chaleureuse. Mossad pleure son enfant, sa femme, sa sœur, son fils et ses parents. Il hurle au vent, répudie les Dieux et ses affidés, supplie le néant de le prendre lui aussi. Nul écho à son malheur. De ses mains nues, il creuse la terre maudite et enterre son enfant, innocente, partie trop tôt, trop vite, scandaleusement.

Le corps endolori, la tête en charpie, les yeux vides et le cœur saigné, à genoux, seul et sans recours, se glisse en lui, comme un fluide, irrémédiable fin, la défaite. ◆

Invité régulier du Festival du 1er roman et des littératures contemporaines de Laval, l'écrivain Yahia Belaskri est un familier de la Mayenne. Il sera à Craon et Laval les 14 et 15 novembre pour présenter son dernier roman, *Le livre d'Amray*, paru aux éditions Zulma.

FOCALE LOCALE

LAURENT MILLET

Plasticien et photographe, Laurent Millet construit des images au statut ambigu : tout y semble vrai malgré la fabrication et l'artifice apparents. Ses photos, recourant souvent à des procédés anciens (ambrotype, prises de vue à la chambre…) mettent en scène des objets, fabriqués par lui, aux destinées énigmatiques, improbables, apparemment inutiles : instruments d'observation, appareils de mesure inconnus, bribes fragiles d'architecture… s'inscrivant dans des paysages lunaires, atelier au décor épuré, bord de mer désert…

Dans ces images, comme extraites des rêves de l'artiste, la réalité des choses, des paysages, des objets est incertaine. Notre perception hésite : s'agit-il d'une forme existante ou d'un reflet, d'une retouche, d'une superposition de vues ? « *L'image, c'est l'affaire de l'imagination* » écrit à son propos l'historien de la photographie Michel Poivert. Avec ces clichés au fort pouvoir fictionnel, le plasticien invente des mondes, invitant le spectateur à la curiosité et à l'exploration.

Installé à La Rochelle et professeur aux Beaux-arts d'Angers, Laurent Millet expose jusqu'au 18 novembre au centre d'art de Pontmain. ◆

Carte blanche pour chambre noire, *Tranzistor* offre sa dernière page à un photographe.

L'astrophile, 2017, 40 x 50 cm.

Saisons culturelles, regard en coulisses

Mélanie Planchenault ◆ Babette Masson ◆ Simon Hermine Gaëlle Lodé ◆ Valentin Lemée Jocelyne Derouet…

Bouche à oreille

Le Reflet ◆ L'autre radio MayCBG ◆ Festival des 37 Théâtre de l'Éphémère ◆ Bronz'age

Sur écoute

Birds in row ◆ Dureau Fat Dead Shit ◆ Fitzgeraldos Jameuze ◆ Les Polyssons

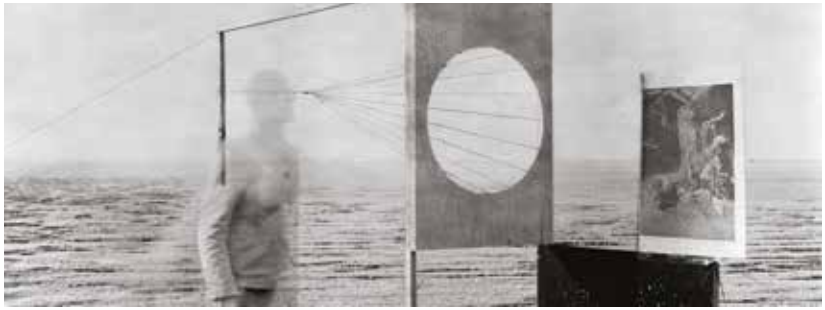
www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE

LA MAYENNE Le Département

Jérémie Hirigoyen Tête à tête

Benoît Broyart et Thomas Scotto Rencontre



Laurent Millet Focale locale